LES ENFANTS ET LE VIRTUEL ÉLECTRONIQUE

Aldo Naouri

Communication au
Colloque de rentrée
Du Collège de France
L'HOMME ARTIFICIEL
12 et 13 Octobre 2006

INTRODUCTION

Il me semble indispensable de préciser, avant d'entamer mon exposé, que je ne suis rien d'autre qu'un pédiatre praticien. Que je ne suis pas – autrement dit, et on voudra bien m'en excuser – un spécialiste techniquement averti et hautement informé de la question dont il m'a été demandé de traiter.

Je n'aborderai donc pas le sujet sur un mode informatif plus ou moins exhaustif. Je me contenterai de faire part des réflexions qu'il a suscitées en moi.

Aussi laisserai-je de côté l'enthousiasmant aspect Héphaïstos du virtuel dont les prouesses se vérifient aussi bien dans le champ de la santé physique des enfants que dans celui des adultes.

Je m'attarderai en revanche sur l'effet des images dont ce même virtuel abreuve, à profusion et de toutes les sortes de manières, les enfants de notre monde occidental. Je centrerai donc mon propos sur les images et sur la place qu'elles occupent dans notre économie psychique et notre rapport au monde.

LES IMAGES

J'introduirai le fait en rapportant un événement qui m'est resté en mémoire, alors même qu'il est vieux d'environ 50 ans.

C'st un événement que j'ai vécu dans l'Algérie en guerre, dans l'Algérie où ma famille résidait à l'époque et où j'allais passer mes vacances d'été.

Nous étions une demi-douzaine d'étudiants dans mon cas. Nous traînions sans trop savoir que faire dans cette petite ville sans ressources récréatives. Pour tuer le temps et nous protéger de la canicule, nous avions pris l'habitude d'investir, en début d'après-midi, la fraîcheur relative d'une salle de cinéma. Nous en étions d'ailleurs les seuls spectateurs. À notre groupe s'était adjoint, Lucas, un de nos bons camarades de lycée. Lucas n'était pas un étudiant comme nous. Il habitait sur place. En raison de profondes convictions personnelles, il avait renoncé très tôt à poursuivre des études et il s'était engagé dans la police pour se battre contre l'insurrection. Il se baladait du coup dans un accoutrement décalé qui n'était pas sans susciter en nous autant d'amusement que de tendresse. Comme nous tous, il évoluait bien évidemment en short et en sandales, mais il avait en permanence à la ceinture un colt dans son étui.

Le film qui se donnait ce jour-là – on comprendra pourquoi je m'en souviens si bien – était 'Le Sheriff' de Lionel Newmann[1].

L'acteur Robert Ryan y tenait le rôle principal de sheriff intègre.

Dès les premières séquences, on le voyait déployer une énergie et une détermination sans faille contre une bande de vauriens qui voulaient s'emparer de la ville. Pour différentes raisons exposées dès les premières scènes, il se retrouvait seul dans son combat. Et son obstination était d'autant plus méritoire qu'il s'était mis brutalement à être affecté de graves troubles de la vision – des troubles que je rapporterais, aujourd'hui que je suis médecin, à la survenue d'une dégénérescence maculaire.

À partir de là, l'action se développait avec l'intensité dramatique qu'on imagine : on voyait notre héros évoluer avec son handicap et parvenir cependant à déjouer les pièges successifs en recouvrant, à chaque fois, la vue in extremis. Les bandits sont tout de même parvenus un jour à le cerner et à l'enfermer dans une étable. Sachant ne pouvoir compter sur aucune aide, il se défendait avec l'énergie du désespoir. Mais, en pleine fusillade, le voilà soudain à être affecté de troubles encore plus graves qu'à l'accoutumée. Au point de ne pas même distinguer la silhouette de l'énergumène qui s'avançait vers lui à découvert. À ce moment-là, dans un travelling avant, la caméra a focalisé sur le visage ivre de jouissance sadique du bandit qui s'apprêtait à le tuer.

Que croyez-vous qu'il arriva ?

Lucas s'est levé en hurlant et, avant même que nous l'ayons compris, il a brandi son colt et logé une balle dans l'écran, en plein front du bandit !

Lucas était un garçon de 22 ans.

Lucas était un garçon instruit. Il était bachelier. À une époque – je tiens à le rappeler – où seulement 10% d'une tranche d'âge parvenaient à l'être. Il avait toujours été un bon élève, calme, attentif, réfléchi, presque grave. Il était, autrement dit, aussi bien armé sur le plan intellectuel qu'émotionnel pour faire la différence entre les images d'un film et la réalité.

Il s'est cependant laissé déborder.

À cette distance des faits, on pourra toujours prétendre que l'action, dont il avait vu se dérouler les séquences sous ses yeux, avait dû entrer brutalement en résonance avec une autre qu'il avait pu vivre, longtemps ou quelques temps auparavant, dans sa chasse quotidienne aux fellaghas. Si bien que l'émotion mobilisée a dû être d'une force immaîtrisable.

On peut en effet dire cela.

Ce qui nous a frappé, nous qui avions assisté à l'événement – au point que pour ma part, j'en aie gardé le souvenir vivant – c'est la manière dont une succession d'images peut déborder les mécanismes de régulation de l'humeur d'un sujet et le projeter dans la plus grande violence. Ce mécanisme est à rapprocher, soit dit en passant, de celui qui a été récemment invoqué pour expliquer ces crimes, amplement rapportés et commentés par la presse parce qu'ils avaient été commis par des adolescents ou des enfants.

En évoquant ce fait, je voulais illustrer ce qu'il pouvait en être, déjà à cette époque, du pouvoir de l'image.

À partir de là, il me semble possible d'imaginer que les images et les émotions seraient liées à un point tel que le premières peuvent, aisément et à l'insu du sujet qui les reçoit, mobiliser les secondes.

Ce qui impliquerait que les émotions seraient elles-mêmes ancrées à des images, voire converties en images.

---

[1] *Le sheriff* : film de Lionel Newman États-Unis, 1956,

On peut observer directement la mise en œuvre du processus que je postule, chez l'enfant quand il écoute le conte qu'on lui lit. Il a bien les yeux perdus dans le vague. Mais il n'est pas plus absent que passif. Il est en plein travail. Dans une cohérence comportementale qui n'a jamais connu et qui ne connaîtra pas de rupture, il fait ce qu'il a à faire et qu'il fera au demeurant plus tard quand il lira lui-même. Il fabrique ses propres image. Il les génère, ces images endogènes auxquelles il accroche, quand il ne les y convertit pas, aussi bien les mots qu'il entend que les émotions qui le traversent.

Le classement et l'archivage qu'il met ainsi aussitôt en œuvre, requièrent évidemment du temps, et parfois beaucoup de temps. C'est pourquoi il lui arrivera de demander qu'on lui relise encore et encore le même conte, voire le même passage d'un conte. Mais le résultat auquel il parviendra toujours, sera que les images qu'il aura fabriquées seront à jamais les siennes, les siennes propres. Ce qui lui permettra d'avoir conscience du fait qu'elles sont des images et qu'elles n'ont rien à voir avec la réalité à laquelle il les a pourtant empruntées.

C'est par ce moyen que, depuis son plus petit âge, et au moyen du simple filtre binaire 'plaisir-déplaisir', il intériorise tout ce qui lui vient du monde environnant dont il fait l'apprentissage.

Il dispose déjà, d'ailleurs, quand le déplaisir s'avère trop grand, d'une sorte d'énorme coffre à enfouir que la psychanalyse appelle le 'refoulé'. Il y fourre tout ce qui ne convient pas à son plaisir immédiat en espérant ne plus jamais le voir réapparaître. Il a par ailleurs la faculté, quand la situation le requiert, de convoquer à volonté les images qu'il a engrangées.

Tout cela relève d'un mécanisme précoce qui demeure à l'œuvre la vie durant et dont le pouvoir peut aller de la convocation simple d'images agréables – comme cela se passe chez certains dans la rêverie d'avant le coucher – jusqu'à celle d'images plus pénibles qui permettent de reprendre une situation conflictuelle pour tenter de la résoudre. Chacun a en mémoire le fameux 'fort' 'da' du petit-fils de Freud. Pour maîtriser l'émotion dans laquelle l'a mis le départ de sa mère, l'enfant jette au loin une bobine accrochée à un fil en disant dans son babil 'fort' (pour dire 'partie'), puis il la tire vers lui en disant 'da' (pour dire 'revenue'). Elle est partie, comme cette bobine, elle reviendra, comme la même bobine. Et, plutôt que de subir la violence de l'émotion dans laquelle le met ce départ, il s'en fait l'auteur et peut dès lors la maîtriser.

Nous en sommes tous là. Confrontés à la réalité de notre environnement, nous tentons de l'apprivoiser et de la faire nôtre en emmagasinant les images que nous en percevons et en les estampillant de mots, concevant, à chacune de nos opérations, une émotion plus ou moins perceptible. C'est notre manière de doter notre classification et notre archivage d'une double entrée, figurative d'une part et sémantique de l'autre. Sans le savoir et même à nos âges, nous passons un temps considérable à parfaire cette classification, révisable à tout moment et, en conséquence, jamais achevée.

C'est sur l'existence et les performances de ce même mécanisme que reposent les effets, vérifiables par quiconque fait l'expérience du divan, de l'association d'idées telle que l'encourage la règle fondamentale de la psychanalyse.

Ainsi le rêve se révèle-t-il toujours organisé sur ce que Freud a nommé le « reste diurne ». Il en irait comme si le sujet, continuant jusque dans son sommeil à classer son recueil de la journée à la bonne place, ouvrait le tiroir auquel il le destine. Ce faisant, il lui arrivera, sans qu'il le veuille, de déplacer ou d'ouvrir inopinément l'un ou l'autre des dossiers suspendus déjà en place. Si bien que des documents, classés parfois depuis très longtemps, vont lui sauter aux yeux et s'offrir à sa lecture mécanique. C'est l'irruption et l'agencement de ces

documents qui vont donner au rêve l'allure de puzzle parfois surréaliste qu'on lui connaît. L'image renvoyant au mot ou le mot se substituant parfois à l'image. Le tout défiant le temps et la mémoire consciente.

C'est toujours de ce mécanisme que sont d'ailleurs hautement avertis les narrateurs et les dramaturges. En usant habilement de l'agencement de leurs mots ou de leurs images, ils parviennent à mobiliser nos images intérieures et à remuer de fond en comble notre affectivité, voire à faire ressurgir, pour parfois nous en débarrasser, les émotions les plus profondément enfouies, comme les images qui leur sont accolées. Platon ne conférait-il pas déjà au théâtre ce pouvoir purgatif qu'il baptisait catharsis ? Ce pouvoir n'a rien d'un leurre. Il suffit, pour s'en convaincre, de revenir à la manière cynique dont en a fait usage, il y a quelques mois, le PDG de TF1 : il a déclaré en substance que pour vendre sa publicité, il avait besoin de diffuser des programmes capables de vider la tête du téléspectateur. Il faut dire que l'ensemble des officines publicitaires ne se situe pas à une autre enseigne. Elles savent user du pouvoir des images, même fixes. Sans quoi, on ne comprendrait pas que les affiches et les photos qu'elles éditent n'aient pas disparu avec l'avènement de la télévision. Elles savent aussi que les enfants sont plus sensibles que les adultes à leur entreprise. Elles les visent donc délibérément. Et elles en récoltent les bénéfices, relevés par l'INSEE, qui nous apprend que plus de 50% des décisions d'achat dans les familles sont prises par les enfants.

L'image a donc ce pouvoir. Un pouvoir qui semble ne pas connaître de limite.

Un pouvoir qui se vérifie même dans l'expérience du divan de l'analyse, pour revenir à cette dernière. Quiconque l'a traversée peut en effet témoigner de la force de ces émotions, toujours entremêlées à d'images, qui jaillissent au fil d'un discours ou d'une évocation. Au mépris des résistances qui les empêchaient jusque là de revenir à la surface, elles sont brutalement expulsées et ramènent sur le champ le sujet au moment précis où il les a conçues et aussitôt enfouies tant elles étaient insupportables.

LES MOTS, LES IMAGES ET L'ÉCRITURE

Tout cela ne se limite d'ailleurs pas aux mots et aux images iconiques. Cela affecte parfois les graphies de certaines langues ou civilisations.

Je pense en particulier à ce que nous apprend par exemple François CHENG[2] à propos de la poésie chinoise.

Le poème chinois parle tout à la fois à l'oreille et à l'œil. Il parle à l'oreille par les sons et le sens des mots qu'il agence. Mais il parle tout autant à l'œil par les images que déploient en eux-mêmes les idéogrammes et qui n'ont parfois strictement aucun rapport avec le sens du texte. Les mots lus ont délivré un sens. La graphie des idéogrammes en suggère un autre, totalement différent du précédent. L'idéal résidant soit dans l'harmonie, soit dans l'opposition, qui peuvent être ainsi créées entre ce que relèvent les oreilles et ce que récoltent les yeux. L'émotion qui en résulte se trouve ainsi d'emblée subtilement dotée d'une double entrée. Un collègue psychanalyste m'a raconté avoir été surpris, au cours d'un voyage en Chine, de voir que les badauds passaient leur temps à écrire quand ils étaient dans les files d'attente des autobus ou des magasins. « C'est comme s'ils se shootaient à l'écriture, a-t-il ajouté. Ils écrivent tout ce qui leur passe par la tête. » Je me suis dit, ayant lu François CHENG, qu'il y avait certainement, là, matière à recherche et à réflexion. On sait les difficultés qu'a rencontrées l'importation, encore problématique, de la psychanalyse au Japon. Il a semblé qu'elle pouvait nécessiter le recours à deux praticiens, l'un pour écouter les

[2] François Cheng : *L'écriture poétique chinoise*, Paris, Seuil, Point-Essais, 1996

signifiants du discours oral, l'autre pour lire le discours latent contenu dans la lecture des idéogrammes.

Ce n'est pas non plus par hasard que, dans une tout autre aire géographique et linguistique, les auteurs du Talmud ont entrepris de produire une lecture éclatée[3] des mots de la Thora. Ils ont convenu que les trois consonnes de chaque mot de la langue hébraïque, doivent pouvoir permuter dans tous les sens possibles, pour conférer au texte d'éventuels sens nouveaux. Ils ont agi, ce faisant, en stricte conformité du premier credo hébraïque qui vise en toutes circonstances à privilégier la vie. Or, comme la vie est caractérisée par le mouvement, rien ne doit donc jamais être figé, sauf à en entériner la mort. Dans cette perspective, l'interdit de la figuration en image des humains s'est trouvé renforcé. Quand il est demandé à ces commentateurs de justifier plus avant cette mesure, ils ne se réfèrent pas uniquement au deuxième commandement décalogal qui interdit la représentation du divin – une interdiction qui a d'ailleurs été reprise par l'Islam. Ils insistent sur le fait que l'image, figée, parvient tôt ou tard à être plus crédible et plus convaincante que la réalité. Ce faisant, ils ne font que relever la fascination, souvent niée, de l'humain pour la mort et la présence dans ce même humain, d'une pulsion de mort dont la gestion n'est jamais aisée.

On comprendra, à partir de cette prégnance des images, la manière dont la psychanalyse a mis en place l'évitement du face à face au cours de la cure, comme elle a articulé à partir de la pulsion scopique ces notions complexes que sont le fantasme, le narcissisme[4].

Parvenu à ce point, je reviendrai volontiers au cas de Lucas.

Il y a eu des mots sur les images qu'il a vues – c'était un film parlant ! Mais les mots mis sur ces images n'ont pas empêché ces dernières d'imposer leur force en balayant complètement celle des mots. Ce qui veut dire qu'au lieu que les images, censées être tempérées par des mots, aient mobilisé chez lui une émotion et une seule, elles en ont mobilisé sans distinction une quantité considérable. Je comparerai à cet égard sa réaction à une sorte de crise convulsive dont on sait qu'elle résulte de l'excitation synchrone de quantité de couches neuronales destinées à fonctionner physiologiquement en relais.

DES CHIFFRES

Lucas, je le rappelle, a eu une éducation des plus classiques. L'essentiel de son univers était structuré d'abord et avant tout par les mots et, en conséquence, par des images intérieures, ces images endogènes, dans lesquelles il avait eu tout le temps de les convertir de les classer et de les archiver. Il n'avait pas eu le loisir d'être distrait de ce type de travail par l'incessante et épuisante irruption d'images extérieures. Son expérience des images imposées ou impromptues était pauvre, très pauvre : quelques bandes dessinées sans doute et, tout au plus, 1 heure 30 de cinéma par semaine, soit 78 heures par an. Ce qui devrait situer autour d'une ou deux centaines d'heures par an le capital d'images extérieures parvenues jusqu'à lui.

Cela n'a strictement rien à voir avec le capital accumulé par notre enfant contemporain, celui du monde occidental soumis, voire addicté, à un flux incessant d'images.

Notre enfant contemporain accumule des quantités considérables d'images sans pratiquement pouvoir, faute de temps, les classer ou les archiver. Au point qu'il lui arrivera parfois, sans parvenir à le comprendre et encore moins le maîtriser, de réagir aux sollicitations dans un sens qui étonnera son entourage.

---

[3] Marc-Alain Ouaknin : *Lire aux éclat*s, Paris, Seuil, Point-Essais, 1994

[4] Pour plus de détails, on pourra consulter : Gérard Bonnet : *Voir - être vu*, 1 et 2, Paris, P.U .F.,1981

Qu'on en juge !

En France, dans la tranche 4 à 14 ans, un enfant passe 850 heures par an en classe, 52 heures de conversation avec ses parents et 1400 heures devant les écrans.

Aux États-Unis, à l'âge de 16 ans, il aura passé 12 000 heures en classe et 15 000 heures devant la télévision. La statistique dans laquelle j'ai puisé ces chiffres[5] ne précise pas le nombre d'heures que cet enfant a passées avec ses parents, mais on devine qu'il est négligeable. En revanche, elle précise qu'il aura déjà assisté à 20 000 homicides !

- Quand j'aurai ajouté que ces chiffres n'incluent pas le nombre d'heures passées devant les écrans de mobiles, de consoles de jeux et d'ordinateurs,
- quand j'aurai rapporté la légitime inquiétude déployée :
    - autour de l'immixtion de la pornographie
    - autour des 470 000 sites pédophiles comptabilisés sur le net et qui sont accessibles en 3 clics,
    - autour du fait qu'1 enfant sur 3 est soumis à des images violentes,
- quand enfin j'aurai rendu hommage aux innombrables commissions et organisations qui se sont attelées, toujours en vain, à ce tonneau des Danaïdes,

j'en aurai fini avec l'aspect technique de mon propos et j'espère être parvenu à laisser entrevoir le très grave danger que le virtuel représente pour le développement de l'enfant.

Je m'en tiendrai là en effet. Parce qu'en laissant de côté les chiffres et le casse-tête des solutions introuvables, je voudrais revenir à cette histoire d'images imposées et d'images endogènes pour encore mieux faire comprendre l'étendue de leurs effets et la différence de ces effets.

POURQUOI LE REGISTRE VISUEL ?

J'ai déjà laissé entendre que l'image nous est à ce point nécessaire que chacun d'entre nous ne cesse pas d'y recourir et d'en user comme d'un étalon auquel il convertit tout ce qui lui parvient. Même certains des calculateurs prodiges ont déclaré, en guise d'explication de leur méthode, voir mentalement les chiffres s'unir entre eux et former leurs résultats intermédiaires jusqu'au résultat final.

Pourquoi en est-il ainsi et pourquoi avons-nous ce type d'aptitude au point d'en être conditionnés ?

C'est tout d'abord en raison de la prégnance de notre toute première expérience du monde sensible.

Quand nous sommes venus au monde, notre cerveau avait déjà constitué depuis de nombreuses semaines, dans ses différentes aires sensorielles, des banques de données d'une richesse assez considérable.

Qu'on en juge, bien que je résume[6].

- Dès la 7ème semaine de grossesse nos sensibilités tactile, thermique et proprioceptive n'ont pas cessé de collecter les impressions qui leur parvenaient.

Puis dans l'ordre :

- ce fut notre sensibilité gustative qui, à partir de la 12ème semaine, nous a rendu familiers les goûts alimentaires de notre mère,

---

[5] Jacques Henno : *Les enfants face aux écrans. Pornographie, la vraie violence ?*, Paris, SW-Télémaque, 2004

[6] Pour plus d'informations, on peut se reporter à Hubert Montagnier : *L'arbre enfant*, Paris, Odile Jacob, 2006

- avant que, vers la 20ème semaine, notre sensibilité auditive ne nous ait accoutumé à percevoir sa voix.
- C'est, certes à partir de la 24ème semaine seulement que notre rhinencéphale a emmagasiné les odeurs, Mais il a dû le faire d'odeurs dissoutes dans le liquide amniotique et il a dû attendre qu'ait maturé l'organe voméro-nasal dévolu à cet effet, qui était déjà en place dès la 8ème semaine et qui disparaîtra dès la naissance.

L'ensemble des aires sensorielles nous a donc pourvu dès notre naissance de ce que j'ai pour ma part appelé « un alphabet élémentaire[7] » qui constituera pour nous un lien transnatal indestructible avec notre mère. Ce lien nous permettra d'établir avec elle une communication des plus fiables et réfractera plus ou moins pour nous, notre vie durant, notre recueil perceptuel.

On sait, par ailleurs – et dans cet auguste lieu plus qu'en tout autre ! – que l'ensemble des aires cérébrales n'échangent pas seulement leurs informations entre elles, mais qu'elles échangent aussi avec l'aire occipitale dévolue à la sensibilité visuelle, laquelle, en raison de l'obscurité du milieu utérin, ne comporte à la naissance, aucune donnée. Un tel échange d'informations, avec le cyclone de formation de synapses qui l'accompagne, s'avère tellement performant qu'il suffit seulement de 12 heures de vie aérienne pour qu'un nouveau-né puisse reconnaître sa mère sur photo[8] et, pour peu qu'elle parle, la distinguer parfaitement d'une étrangère dès la 4ème heure de vie[9]. Or, cela n'est possible qu'en raison du fait qu'« une très large portion de notre cortex cérébral est consacrée au traitement des informations visuelles qui lui sont transmises par la rétine de nos yeux »[10]. Les réseaux sont d'une complexité qu'on commence seulement à découvrir. On a en effet récemment démontré l'existence de circuits anatomiques archaïques de communication qui fonctionnent en parallèle avec ceux que contrôle la conscience et qui expliqueraient la notion d'inconscient telle que la développent les cognitivistes[11].

La vue acquiert alors, et pour toujours, le statut d'organe intégrateur.

Il en va, à partir de cette expérience vécue, comme si ce qu'elle recueillait avait valeur de vérité irrécusable. Il n'est pas inutile de relever que même l'aptitude innée au langage va affecter ce langage de certaines caractéristiques de l'image. Ce disant, je ne fais pas mention de ce qu'on appelle 'le langage imagé'. Je pense plutôt à tout ce qu'articule Claude Lévi-Strauss[12], à la suite de Saussure, entre le concept, l'image et le signe et à la manière dont il confère, à ce que le même Saussure appelle la motivation, le statut de processus destiné à éclairer et à mettre un certain ordre dans l'arbitraire du signe[13]. Je pense enfin à l'usage que le langage fait de ces procédés quasi iconiques que sont la métaphore et de la métonymie.

Les yeux ne sont pas un organe des sens comme les autres. Ils sont une partie extériorisée du cerveau. Ils envoient leurs informations à une quantité impressionnante de sites de ce dernier, lesquels sites envoient en retour leurs propres informations à l'aire occipitale visuelle. Cette dernière à son tour les traite, les intègre et les leur renvoie à nouveau, dans un circuit *feed-back* qui fonctionne à une vitesse stupéfiante et qui ne s'arrêtera qu'avec la vie.

---

[7] A. Naouri : *Une place pour le père*, Paris, Seuil, 1985 et Points-Seuil 1992

[8] E. Walton & alii : *Recognition of familiar faces by newborns*, Inf. behav. and Dev., 15 : 265-269 (1992)

[9] F.Z. Sai : *The role of the mother's voice face preference*, Inf. Child Dev. 14 : 29-50 (2005)

[10] Michel Imbert : la vision aujourd'hui, in *La Lumière*, sous la direction de J.P. Changeux, Paris, Odile Jacob, 2005

[11] Lionel Naccache : *Le nouvel inconscient*, Paris, Odile Jacob, 2006

[12] Claude Lévi-Strauss : *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p.28

[13] *ibid*. p.206

D'innombrables études[14] ont montré depuis longtemps déjà combien le registre sensoriel, au sein duquel la vision a une place de première importance, participe étroitement à la conscience progressive que l'enfant prend de son corps.

L'acmé du processus est atteint, grâce là encore au registre visuel, à la fin du troisième trimestre de la vie, dans ce que le psychologue Henri Wallon[15] a décrit comme le « stade du miroir », stade que Jacques Lacan[16] reprendra du côté de la psychanalyse. L'enfant se voit dans un miroir et se perçoit, non sans en être profondément et durablement troublé, comme lui-même et non plus comme le morceau de sa mère qu'il avait cru être jusque-là. Le registre visuel ayant été le moyen par lequel le sujet a ainsi abordé son identité propre n'en sera que plus investi.

À l'étape suivante, c'est la construction de l'identité sexuelle qui fera encore appel à la vue. Sans m'étendre sur le mécanisme de cette construction, je rappellerai que le garçon va voir son pénis et entamer l'épuisant processus de lutte contre son angoisse de castration, alors que la fille va se vivre, plus ou moins facilement, comme n'ayant pas cet organe différenciant d'avec la mère – il semble qu'il ne faille pas aller chercher plus loin que cette différence l'explication du fait, signalé dans les écoles[17], que les filles ne disputent pas l'accès à l'ordinateur aux garçons !

LES MÉFAITS DE LA SATURATION EN IMAGE

J'ai rapidement décrit un processus de développement. Je n'insisterai ni sur sa délicatesse, ni sur sa lenteur.

Or, nos sociétés ont fait de la télévision le baby-sitter par excellence, gratuit de surcroît. Non contentes d'avoir ainsi obéré la structuration psychique des enfants dès leur petit âge, elles ont offert à leur questionnement dérangeant, quand ils deviendront adolescents, le dérivatif des écrans et du Web.

Les générations montantes sont ainsi littéralement conditionnées à ingurgiter, sans avoir le temps ou les moyens de les métaboliser, une quantité considérable d'informations indigestes. L'ingurgitation passive d'images remplit le temps – « tue le temps », comme on dit communément – au point de ne pas permettre de faire l'expérience de son écoulement. Les images endogènes et exogènes se mélangent et ne sont souvent plus du tout distinguées. Fantasmes et réalité sont confondus. Même le filtre 'plaisir-déplaisir' ne remplit plus son office. La communication entre générations en est gravement embolisée. Les images remplaçant les mots et se substituant à eux, le langage n'est plus investi de la même manière. Chaque année, le système scolaire abandonne 60 000 enfants d'une tranche d'âge avec un stock lexical de moins de 500 mots. Or, quand les mots manquent, l'angoisse de castration – qui n'est rien d'autre qu'une appellation différente de l'angoisse de mort – 'prend à la gorge' ! La seule manière de s'en débarrasser c'est la violence – agresser pour se défendre, tuer pour ne pas être tué. De cette violence, j'ai dit, quand j'en ai parlé à propos de Lucas, qu'elle était l'équivalent d'une crise convulsive.

Quelle solution propose à cet état de faits notre environnement ?

Aucune !

---

[14] Déjà répertoriées dans *Neuropsychologie de la perception visuelle*, sous la direction de Henri Hécaen, Paris, Masson, 1972

[15] Henri Wallon : *Les origines du caractère chez l'enfant. Les préludes du sentiment de personnalité*, Paris, PUF, 1983

[16] Jacques Lacan : *Le stade du miroir. Théorie d'un moment structurant et génétique de la constitution de la réalité, conçu en relation avec l'expérience et la doctrine psychanalytique*, Communication au 14e Congrès psychanalytique international, Marienbad, International Journal of Psychoanalysis, 1937

[17] Jacques Henno, *op.cit.*

Quelle solution imaginer ?

Je n'en ai aucune idée.

Et je ne rougis ni du pessimisme dont on pourrait taxer mon propos ni de mon incompétence à faire la moindre suggestion. Il me semble que tout cela s'inscrit dans un contexte, leurrant, d'une complexité si grande qu'il est difficile de savoir par quel bout le prendre.

Car c'est de la logique du système qui prévaut dans ce contexte qu'il faudrait s'inquiéter. Une logique subtile qui donne imparablement le change. J'en veux pour preuve le fait qu'une ceinture de sécurité non agrafée ou l'usage d'un portable au volant nous valent d'être pénalisés sur le champ. Ces dispositions démentiraient presque mon propos en nous laissant croire que notre environnement se préoccuperait de nous protéger généreusement contre nos propres négligences. Mais ce n'est qu'un leurre. Car à les regarder de près, ces dispositions, on ne peut manquer d'y voir à l'œuvre ce que Pierre Legendre[18] appelle non sans raison une « logique bouchère » : voilà belle lurette en effet que nous avons cessé d'être des sujets ; nous sommes devenus des corps, requis de survivre mais, surtout, de ne commettre aucune imprudence qui puisse obérer les prévisions de bénéfices des compagnies d'assurance.

Il me semble que les images, débitées par le virtuel électronique en direction de l'enfant, ne le préparent à rien d'autre qu'à remplir cet office, et celui-là seul !

---

[18] Pierre Legendre : *Le crime du Caporal Lortie*, Paris, Fayard, 1989